



Conclusion. L'intérêt des études féministes et du genre pour penser l'émancipation des garçons

Sylvie Ayral, Yves Raibaud

► To cite this version:

Sylvie Ayral, Yves Raibaud. Conclusion. L'intérêt des études féministes et du genre pour penser l'émancipation des garçons. Sylvie Ayral et Yves Raibaud. Pour en finir avec la fabrique des garçons. Volume 1 : À l'école, Volume 1, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp.307-314, 2014, Genre, cultures et sociétés | 1, 10.4000/books.msha.930 . hal-01094901

HAL Id: hal-01094901

<https://hal.science/hal-01094901>

Submitted on 21 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'intérêt du genre pour étudier la fabrique des garçons

Sylvie AYRAL, Professeure agrégée, docteure en Sciences de l'éducation, Bordeaux, Yves RAIBAUD, maître de conférences HDR, Université Bordeaux Montaigne, Adess Cnrs

La socialisation des jeunes garçons, quelle que soit leur classe sociale, est fondée sur une contradiction fondamentale. En même temps qu'on leur transmet en éducation civique, les principes démocratiques de liberté, d'égalité et de parité de participation, on attend d'eux qu'ils acquièrent des caractéristiques et des comportements de « vrais » garçons. Nicole Mosconi rappelle que cette acquisition se fait dans l'éducation familiale, mais aussi par des processus beaucoup plus larges et diffus qui agissent plutôt « par osmose, par le jeu de l'ensemble des interactions sociales » par un ensemble d'influences très diverses et complexes qui s'exercent sur l'enfant et le jeune garçon par les pairs, les medias mais aussi par l'Ecole. Or, nous rappelle-t-elle, ces processus, loin de se conformer et de tendre à l'idéal social et citoyen de l'égalité des sexes et de la « parité de participation » sont fondés sur le genre, en tant qu'ordre d'inégalité entre les sexes.

A partir de là, aborder la lutte contre les stéréotypes sexués à l'Ecole sous le seul angle de l'égalité entre les filles et les garçons est voué à l'échec. Combien de conventions pour l'égalité entre les filles et les garçons depuis la première de 1980? Convention du 14 septembre 1989 entre le Secrétariat d'État chargé des Droits de la femme et le Secrétariat d'État de l'Enseignement technique, convention du 25 février 2000 entre cinq ministères, convention de 2006-2011 entre huit ministères, convention interministérielle 2013-2018 pour l'égalité entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes dans le système éducatif? Combien de chartes? Combien de notes de rentrée et de rappels en cours d'année adressés aux équipes éducatives? Pour quels résultats?

La longue litanie de ces décrets, notes et circulaires prônant l'égalité femmes-hommes (auxquelles il faut rajouter les dispositifs les plus récents comme l'ABCD de l'égalité) doit nous alerter sur l'existence de forces contraires : le problème n'est pas les conditions du changement mais la résistance au changement. Chaque fois qu'un dispositif semble entrer dans les mœurs, il recule de place en place dans les priorités, devient une sous-option-d'objectifs-secondaires bénéficiant d'un temps de plus en plus réduit, et tombe peu à peu dans l'oubli. Les livres et programmes scolaires qui scandalisent aujourd'hui des responsables politiques de premier plan (suivant de façon opportuniste les opposants catholiques traditionnalistes à « la théorie du genre ») existent depuis plus de 30 ans dans les fonds documentaires de toutes les écoles primaires françaises, sur les indications des gouvernements successifs de droite et de gauche qui se sont succédés, comme le montre Johanna Dagorn. C'est donc bien d'un « retour de bâton » (Faludi, 1991) qu'il s'agit aujourd'hui. Il n'est pas inutile dans ces conditions de revenir aux concepts féministes des années 1970, et de mobiliser à nouveau, au cœur d'une démarche scientifique, les notions de patriarcat et de domination masculine : ils sont au cœur de la fabrique des garçons parce qu'ils sont au cœur des enjeux politiques sur l'éducation.

La consécration par l'école des garçons viril et dominant (Séverine Depoilly), que ce soit par la punition, par les disciplines à hautes valeurs ajoutées (technologie, sciences, sport), dans l'espace de la classe, du restaurant scolaire ou de la cour de récréation¹, ne peut pas être traitée séparément par des sciences de l'éducation qui feraient appel tantôt aux sciences cognitives, tantôt à la psychologie, tantôt à la sociologie de l'école. Il faut donc examiner la fabrique des garçons de façon transversale pour montrer ce qui fait système et permet que se reproduisent les inégalités structurelles entre les femmes et les hommes dans la société française. Ce sont également les concepts féministes qui peuvent nous faire appréhender les interactions professeurs élèves comme des relations sexuées, marquées par des rapports de domination. Céline Delcroix montre comment l'école disqualifie la dimension émotionnelle et relationnelle du métier au profit d'approches rationnelles, présentées comme plus professionnelles : n'est-ce pas une des façons les plus efficaces d'occulter des rapports sociaux de sexe favorables aux garçons ? De dévaloriser des modes d'apprentissages dans lesquels les enseignantes femmes sont censées avoir, « naturellement », plus de dispositions ? A l'égal de leurs élèves filles ? Comment expliquer autrement que par une misogynie institutionnelle le succès des thèses qui attaquent la « féminisation de l'enseignement » (J.-L. Auduc, S. Clerget) comme le mal principal qui explique les faibles performances de la France au regard de la compétition internationale ? De quoi faudrait-il « sauver les garçons » en échec scolaire ? Des enseignantes qui ne leur donneraient pas assez de repères pour pouvoir se construire une identité de mâle dominant ? Peut-être faudrait-il plutôt les sauver de leur « dépendance à leur rôle de genre » (Marro...) qui leur empêche d'aimer la lecture, les arts plastiques, le chant et la danse sous le prétexte que ce sont des activités féminines, qui risqueraient, par conséquent, d'efféminer les garçons ?

A travers l'itinéraire de garçons accrocs aux jeux vidéos et aux jeux de rôles en ligne (les geeks), David Peyron montre qu'il existe toujours des solutions de secours pour les garçons : le sport s'ils ne sont pas scolaires, les jeux en lignes lorsqu'ils ne sont pas sportifs, le rock ou le rap s'ils ne sont ni sportifs, ni scolaires... Pauline Beunardeau montre l'asymétrie des rôles de genre par l'exemple des Niafous : il n'existe que peu de solutions pour les filles de quartier qui ne sont pas conformes aux normes de genre et qui tentent de s'émanciper avec les cultures et les « outils » des garçons : le destin des « filles violentes de banlieue » se traduit par une faible reconnaissance sociale, des rapports de couples souvent marqués par des difficultés et de la violence (Rubi, 2006) et des freins importants dans une vie professionnelle où les débouchés vers des « métiers féminins » sont destinés aux « filles féminines ».

« On est seul à avancer, pris par un malaise qui pèse et nous ralentit. Qui n'a pas le souvenir cuisant de l'expression « fille manquée » ou « garçon manqué » ? Expressions anodines qui pourtant ont une valeur de sanction, de désapprobation exigeant en réponse un changement d'attitude : se comporter en fille réussie, en garçon réussi, avec « rien » entre les deux ».

¹ Et hors de l'école comme nous le verrons dans le Volume 2, dans les loisirs sportifs et culturels des jeunes .

Karine Espineira² nous livre en un témoignage le risque d'un programme d'égalité filles garçons qui ne prendrait pas en compte la diversité des modèles de ce qu'est « être un garçon » et « être une fille ». Comment les garçons non-conformes ont-ils vécu autrefois les écoles non-mixtes³ ? Est-ce bien ces garçons là que veulent sauver Jean-Louis Auduc et Stephane Clerget ?

« On m'a fait voir une psychologue, j'ai fréquenté pas mal de médecins, on m'a fait avaler tout un tas de choses dont j'ignore même la nature. J'ai cessé de voir la psychologue car à l'école tout le monde me traitait de « dingue », de « fou » d'autant plus qu'elle venait me chercher régulièrement en classe pour m'amener à son bureau dans leque je parlais ou dessinais ce qui me venait à l'esprit » (id.)

Comme nous le propose Annie Lechenet, envisager la diversité à l'école (et la cruauté du traitement infligée à de très nombreux enfants) oblige à se pencher sur la mission de l'école républicaine, mixte, laïque, tolérante, ouverte : comment un enfant, par ailleurs doué d'excellentes capacités scolaires, pourrait-il être « rien » aux yeux des enseignant.e.s, avant d'être baladé de psys en classes de rattrapage sans autre motif que celui d'être différent ? Si cela est possible pour un enfant trans (gay, lesbienne, intersexes), n'est-ce pas aussi possible pour un enfant étranger ? Surdoué ? Handicapé ? Comment renouer avec une Ecole qui apprendrait à vivre avec le non savoir, l'inconnu ? A renoncer aux évidences ? A construire avec les enfants eux-mêmes les conditions du vivre ensemble ?

Le personnage de psychologue que Karine Espineira évoque est intéressant à plus d'un titre. Il montre comment l'aide aux « enfants en difficulté » peut passer complètement à côté des difficultés construites par l'Ecole elle-même, et même participer à leurs constructions. La fabrique des garçons est légitimée de longue date par une tradition psychanalytique qui offre à l'Ecole à la fois des solutions cliniques et des explications théoriques adaptées. Concernant les garçons, le psychiatre Stéphane Clerget nous ressert le déterminisme hormonal, qui ferait des garçons plus agressifs donc plus rationnels (?) et le déterminisme éducatif qui ferait des garçons de familles monoparentales, élevés seulement par leur mère, des candidats tous naturels à l'échec scolaire et à la délinquance. D'autres auteures, moins médiatisées, proposent heureusement d'autres ouvertures. Cécile Croce nous propose d'en finir avec le complexe de castration, concept freudien très XIXème siècle qui surconstruit à la fois les différences entre filles et garçons et leurs inégalités (l'absence de pénis pour les filles). Peut-être faudrait-il en finir aussi, comme le propose Irène Théry, avec la triangulation freudienne Père-Mère-Enfant, placée comme modèle universel de la construction du sujet et avec le dogme de la différence sexuelle à l'origine de toute socialité ? A la lecture des articles qui précèdent on se demande si les Sciences de l'Education, qu'elles s'inspirent du modèle freudien de la construction du sujet ou du projet rousseauiste de la construction d'un citoyen neutre et universel, ne participent pas, elles aussi, à l'occultation de rapports sociaux de sexe qui perturbent la réussite éducative de nombres d'enfants et d'adolescents (dont un grand nombre de garçons). Peut-être faudra-t-il dans des travaux ultérieurs remettre en question une

² Docteure en sciences de l'information et de la communication, Université de Nice Antipolis, malgré une scolarité en échec scolaire.

³ Situation très joliment décrite dans le film « Guillaume et les garçons à table ».

approche traditionnellement androcentrique des Sciences de l'Education en proposant d'autres approches scientifiques issues des études féministes et des *gender studies* ? Quelle part la normativité des rôles de genre joue-t-elle dans la définition des politiques éducatives ? Peut-on imaginer des modèles alternatifs de masculinité qui ne s'aligneraient pas sur les standards imposés implicitement à l'Ecole ?

Pour cela, nous avons évidemment besoin du genre comme outil scientifique. Si l'on peut se féliciter que le genre soit devenu, d'année en année, un enjeu politique majeur en France, on peut dire également que l'année 2014, année de la publication de cet ouvrage, s'ouvre dans un contexte politique contrasté. Le succès des manifestations contre le mariage homosexuel a encouragé une propagande « anti théorie du genre » qui semble déstabiliser moins les enseignants et les parents qu'un certain nombre d'élus de sexe masculin, toujours prêts à reculer sur des acquis sociaux qui mettent structurellement en cause leurs privilèges. Dans le même temps l'université et la plus grande partie du monde enseignant fait front en saluant – ce qui n'est pas un moindre paradoxe – la « bonne rencontre du genre et de l'école ». L'in vraisemblable mot d'ordre de « retrait de l'école » proposé par des organisations proches de l'extrême droite, suivi de l'encore plus invraisemblable censure du mot genre par l'Education Nationale dans ses circulaires et rapports⁴, ont ému à juste titre la communauté scientifique qui s'est mobilisée par une pétition nationale rassemblant des milliers de signatures. C'est une raison qui doit nous encourager à poursuivre de façon méthodique les études empiriques sur l'école en utilisant cette piste féconde et leurs multiples déclinaisons : études féministes, masculinités, lgbt. Dans cet ouvrage on voit clairement qu'elles ne sont pas une importation pure de nouvelles théories dans le champ de l'Ecole, mais qu'elles irriguent de façon positive et renouvelée de nouvelles recherches menées en sociologie, psychosociologie, sciences de l'éducation, histoire et géographie de l'éducation.

Pour aller plus loin, il faut à présent décroiser les approches centrées sur l'Ecole pour aborder l'ensemble du champ éducatif qui entoure et construit les identités des enfants et des jeunes. C'est ce que nous allons faire en nous attachant, dans le second volume au monde de l'éducation non-formelle : le sport, la culture, les loisirs. Notre but sera de voir s'il existe des différences, des similitudes et des continuités dans la manière de fabriquer les garçons dans et hors l'école, mais aussi, comme dans ce premier volume, de recenser les alternatives et les possibilités pour en finir avec « la fabrique des garçons » entendue comme une reproduction du patriarcat et de la domination masculine.

Auduc, J.-L., (2009) *Sauvons les garçons*, Descartes, Paris

Clerget Stéphane, (2005), *Elever un garçon aujourd'hui*, Albin Michel, Paris.

Marro, C. (2010). *La dépendance-indépendance à l'égard du genre*, HDR soutenue en juin 2010, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Faludi, S., (1993 [1992]), *Backlash, la guerre froide contre les femmes*, éd. Des femmes, Paris.

Rubi S., (2005), *Les crapuleuses, ces adolescentes déviantes*, PUF, Paris.

Théry I., (2007), *La distinction de sexe*, Odile Jacob, Paris

⁴ Suivi de l'annulation de conférences, du blocage de publications (réf articles)